

CONCLUSIONS GENERALES

Les données lexicales fondamentales et culturelles (plus ou moins 1700 items pour chacune des cinq langues étudiées) ainsi que les bionymes (maximum 540 par langue) ont permis d'observer et de décrire plusieurs phénomènes linguistiques et sociaux.

Systèmes phonologiques

Nous avons observé des systèmes vocaliques peu habituels dans quatre des cinq langues étudiées: le mpiin (B863) semble attester un système de neuf phonèmes vocaliques, le ngong (B864) en compte six; le nsong (B85d) et le mbuun (B87) affichent sept voyelles phonologiques et neuf phonétiques. Il convient de signaler la présence dans ce groupe de langues du yans (B85) qui a un système allant jusqu'à dix voyelles phonologiques. La tendance générale, dira-t-on, est plutôt celle de la réduction du nombre de voyelles que l'addition. L'exemple du ngong avec six voyelles est indicateur: il a fusionné /ʊ/ avec /u/; /ʌ/ est rare, ce qui indique sa perte future. Cette évolution aboutira à un système à cinq voyelles. En mbuun où le système compte sept voyelles, les voyelles du deuxième degré /ʌ/ et /ʊ/ tendent à se réaliser /e/ et /o/, et ces dernières tendent à se confondre à /ɛ/ et /ɔ/ dans le langage des jeunes locuteurs. Ceci présage encore une future réduction. Le hungan est passé de sept à cinq voyelles en fusionnant les premier et second degrés du proto-système. Partant de cinq voyelles, il a recréé deux voyelles mi-fermées. Vu toutes ces tendances plutôt réductrices qu'additionnelles, n'est-il pas imaginable que le système à neuf voyelles soit plus ancien que celui à sept ?

Quant aux consonnes, aucune des cinq langues étudiées ne réalise la consonne /g/ excepté si elle se trouve en position prénasalisée. Par contre, cette consonne est très récurrente dans les langues voisines du groupe K50 (mbala, kwese et pende). Le mpiin ne réalise jamais /ng/ en fin de mot, il le réalise /ŋ/; le ngong le fait aussi mais d'une manière peu régulière.

Toutes ces langues sont des langues à cas tonals. La tonalité d'un même nominal peut varier selon qu'il est en position sujet, premier complément, deuxième complément, complément de nom, etc., sans pour autant changer de signification. Néanmoins, il existe des classes tonales distinctives dans ces langues.

Structures morphologiques

La structure phonologique des mots dans ces langues est caractérisée par la perte de la voyelle finale. A considérer le nombre de mots qui gardent encore la voyelle finale dans chacune de ces langues, on se rend compte que le phénomène n'est pas aussi ancien en hungan que dans les quatre autres langues. Les thèmes nominaux et radicaux verbaux sont le plus souvent du type CVC, comme c'est le cas général en bantu; ces langues sont particulières en ce que le thème verbal (radical + finale) est aussi CVC. Les préfixes nominaux sont tous devenus vocaliques en mbuun, excepté ceux des classes locatives, des infinitifs et de la classe 11. Les préfixes des ces deux dernières classes y ont tous remplacé la voyelle du 2^e degré par la voyelle /a/: *-la*, *-ka*. Le nsong, surtout le parler Nord du secteur de Kipuka, mélange les préfixes V – sous l'influence du mbuun, disent les Nsong du parler Sud – et CV, tandis que le mpiin, le ngong et le hungan ont des préfixes CV. Lorsqu'on observe le comportement des préfixes nominaux à structure CV où C est une nasale (classes 1, 3, 4, 6 etc.) et qu'on en compare l'évolution diachronique, on a l'impression que le nsong Nord, par contiguïté spatiale avec le mbuun, est dans une voie intermédiaire vers la vocalisation de ces préfixes NV, et que le mbuun y était passé avant son stade actuel. En effet, si l'on prend l'exemple des PN_{1,3} en nsong Sud (mɔ-), nsong Nord (ɔ-) et mbuun (ɔ-/u-), on a la nette impression d'une certaine évolution. Toutefois, comme toutes les autres langues et les autres parlers l'attestent, la structure préfixale CV (NV) est résistante au changement; cette innovation mbuun reste locale.

Nous avons observé l'émergence d'une classe 1n contenant, par leurs accords en classe 1 et leurs appariements avec la classe 2, tous les noms d'animaux classés traditionnellement en classe 9. Ceci est ce qu'il convient d'appeler un reclassement. Si l'on considère à titre d'exemple deux vieux noms comme **-tambòì* (9) 'lion' et **-gòì* (9) 'léopard', ils ont été reclassés en classe 1n dans les langues que nous avons étudiées à cause du *General Animate Concord*. La classe 12 semble ne pas avoir existé anciennement dans les quatre langues du B80, alors qu'elle est bien ancrée en hungan. Les langues du groupe B80 doivent l'avoir prise au contact avec les langues de la zone K (mbala, kwese et pende) et H. En effet elle est très peu productive et se comporte d'une manière très particulière avec des accords en classe 7. D'ailleurs, alors qu'en hungan, la classe 12 s'apparie systématiquement à la classe 13, dans les langues du B80, elle fait son pluriel en classe 8. Tandis que dans ces langues-là et celles où la classe 12 est bien établie, elle sert à former les diminutifs, dans ces langues du B80, le diminutif se fait en classe 7, avec redoublement thématique pour certaines langues comme le nsong et le mbuun. La classe 13 historique est en pleine disparition dans ces langues du B80. Le préfixe nominal fait corps avec le thème nominal et fait des appariements en d'autres classes, surtout la classe 6.

De la dénomination

Une approche onomasiologique des bionymes nous a permis d'observer divers mécanismes de dénomination lexicale. Les noms de plantes et d'animaux sont pour la plupart des héritages très anciens qu'on retrouve dans plusieurs langues bantu. Si une forme existe par exemple, dans les langues bantu orientales et occidentales, cette forme doit provenir d'un stade très ancien. Nous avons trouvé plusieurs thèmes comportant une vaste distribution sur l'aire bantu, indiquant ainsi leur ancienneté et leur héritage par les langues étudiées. Ces noms hérités sont plus nombreux que les innovations typiques pour les langues envisagées, et ils sont opaques à la compréhension. Un petit nombre de noms sont des emprunts à des langues voisines soit par diffusion du terme soit parce qu'ils en auraient appris l'usage de la chose. Les noms empruntés, mieux copiés à des langues occidentales l'ont été par la voie de l'introduction de plantes. Il convient de noter aussi que certaines plantes introduites par les Européens n'ont pas été adoptées avec leur nom européen; elles ont été renommées. Du manioc, par exemple, il n'y a que les feuilles qui sont désignées par un nom copié, *-dyok* (cl. 6), la plante est nommée autrement; de même pour le maïs. Une nouvelle plante devait s'introduire avec son nom d'origine, nom qui à son tour devait s'adapter à la phonologie et à la morphologie de la langue réceptrice. Dans cette adaptation, on observe souvent une ré-analyse inconsciente de la forme du nom emprunté. La langue emprunteuse lui affecte une classe nominale afin de lui permettre de faire des accords. Par exemple le nom "tomate" a été analysé en fonction du système morphologique de chacune des cinq langues. Le hungan qui a une classe 13 bien attestée l'a copié en classe 12 faisant son pluriel en classe 13, interprétant le 'to-mate' original comme un préfixe de classe 13, or une seule tomate ne peut pas être au pluriel. Le mpiin et le ngong, fidèles à leur système l'ont copié en classes 7/8, puisque, comme dit plus haut, les classes 12/13 y ont un statut peu rigoureux. Le nsong l'a aussi interprété comme un nom de classe 13, et comme il n'y a pas de pluriel en 13 dans cette langue, il l'a copié en classes 12/8. Trois mécanismes fondamentaux participent à la formation lexicale bionymique : la dérivation, la composition et la réduplication.

Très peu de phytonymes sont formés par dérivation déverbative et le mécanisme le plus courant est la dérivation dénominative par alternance préfixale. Les noms de fruits et des plantes qui les produisent, les noms de chenilles et des plantes sur lesquelles elles se reproduisent dérivent les uns des autres par alternance préfixale. Nous n'avons observé aucun myconyme formé par dérivation verbale; la plupart sont formés par alternance préfixale nominale systématique de toute autre classe en classe 14. A l'inverse, 10% des zoonymes sont des déverbaux. Ce n'est pas énorme, mais assez significatif en comparaison avec les phytonymes et les myconymes. Les zoonymes dérivés déverbatifs le sont des verbes qui sont à 99% liés au comportement caractéristique de l'animal dénommé. Cette dérivation se fait par la préfixation en classe 7 – quelquefois par celle d'une autre classe, 1, 11 ou 9 – pour désigner

l'animal nommé comme un agent. Notons que cette formation des noms d'agent en classe 7 s'applique aussi aux humains (ex. un ivrogne) mais avec une fréquence très réduite.

La composition est le mécanisme le plus productif dans la formation des noms de champignons et des noms de plantes (près d'un quart de phytonymes), alors qu'il n'y a que 12,8% de zoonymes composés. Donc, la formation des bionymes emploie différemment les procédés de formation lexicale selon qu'il s'agit de plantes, d'animaux ou de champignons. Dans la composition des bionymes, suivant la nature de la composition, plus de la moitié des phytonymes composés sont exocentriques *i.e.* il faut supposer un élément extérieur pour comprendre le sens du mot composé car les constituants n'ont rien de phytonyme, par exemple les plantes qui sont nommées 'hochet-Dieu' ou 'mère-mousse', etc. Le recours à des compositions exocentriques est encore plus accentué dans la formation zoonymique, tandis qu'elle garde les mêmes proportions dans les myconymes. Pourquoi cette tendance à l'emploi des réalités extérieures dans la désignation de plantes, animaux et champignons ? La réponse se trouve dans la dimension sémantique qui vient dans les lignes qui suivent. Dans les noms composés, on rencontre ceux à deux ou plusieurs formants; ceux-ci sont plus nombreux que ceux-là. Les composés à plus de deux formants, ont pour la plupart trois formants parmi lesquels deux substantifs et un connectif. L'apport du connectif est considérable sur le plan sémantique. En effet, ces noms sont de véritables énoncés dans lesquels les constituants ont des fonctions grammaticales les uns vis-à-vis des autres. Dans les compositions où il y a un élément verbal à côté d'un élément nominal, deux relations sont envisageables: soit le nom est sujet soit il est complément de l'élément verbal. Dans celles où il n'y a que des nominaux, soit il y a un déterminant et un déterminé au sens du génitif, soit il y a une qualification d'un élément par l'autre. Les noms composés sont souvent des noms descriptifs.

La reduplication intervient plus dans les myconymes (20%) et les phytonymes (15,8%) que dans les zoonymes (6,1%). Il se pose un problème sur ce qu'il faut considérer comme thème redoublé. Le fait que le nom redoublé ait une base lexicale identifiable ou non pose le problème de lui accorder ou non ce statut. Nous pensons que sur le plan formel, il faut d'abord le prendre comme tel, car il est possible que le sens originel de la base lexicale soit perdu en synchronie comme c'est le cas pour la plupart des bionymes. En effet, la reduplication en elle-même comporte une certaine fonction linguistique (ex. une notion augmentative ou diminutive). A propos du redoublement, nous avons observé un type de reduplication partielle assez particulière en mbuun: la V_1 est toujours -i quelle que soit la qualité de la voyelle du thème qui se redouble; normalement, on s'attend à ce que ce soit la V_1 du mot qui se reduplique. Ceci peut laisser supposer que le -i qui apparaît est la voyelle épenthétique par défaut. Donc les cas de redoublement partiel mbuun auraient une structure plus réduite encore: au lieu de PN-CVC > PN-CV+CVC, on obtient PN-C+CVC.

De la sémantique des bionymes

Sur le plan sémantique, nos bionymes nous ont permis d'observer divers mécanismes de création lexicale. Deux principes sémantiques fondamentaux sont à la base de ces mécanismes: la métaphore et la métonymie, en d'autres termes la similarité conceptuelle et la contiguïté conceptuelle. Au sujet de cette contiguïté, nous avons observé qu'elle n'est pas seulement spatiale ou temporelle, mais qu'elle prend diverses directions, par exemple l'habitat, l'attrait, le comportement d'un animal peut être pris en compte dans sa dénomination; de même que le goût, l'odeur, l'usage peut compter dans la dénomination d'une plante ou d'un champignon. Ainsi, la métaphore et la métonymie sous-tendent généralement tous les autres procédés cognitifs. Pour ce qui est de la métaphore, les associations sont également faites à différents niveaux pour dénommer les plantes, animaux ou champignons: animal et plante, humain, instruments, divers phénomènes naturels, etc. Nous avons observé un type de métaphore que nous avons appelé métaphore de phyto-parenté qui consiste à l'emploi de l'expression 'ancêtre de' dans la désignation de certaines espèces végétales. Il s'agit d'une désignation par similarité: les locuteurs trouvent qu'il y a similarité entre la plante X et la plante Y. La plante X est bien connue, très utile, la plante Y l'est moins, mais elles se ressemblent sur le plan morphologique (aspect physique, taille, feuillage etc.), alors ils dénomment la plante Y 'ancêtre de X'. Un autre procédé très productif est le symbolisme des sons. La plupart des animaux ont des noms onomatopéiques; ceci serait une façon simple et primaire de désigner un animal par son cri. Il y a ici un type de métonymie. Nous pensons aussi que parmi la plupart des noms d'animaux reconstruits au niveau du PB, il y a ce type de noms. Par contre, pour les plantes et les champignons, à défaut de cris, d'autres sens interviennent dans leurs désignations à travers des noms pleins d'expressivité phonique. Une plante ou un champignon dur à mâcher, une plante dont les caractéristiques physiques sont très remarquables (ex. une plante molle ou rugueuse) inspire un nom dérivé de ces sensations sans pour autant être onomatopéique. D'autres noms sont créés par un jeu de connotations en employant des termes qui expriment l'exclusion sociale de la chose dénommée (connotation péjorative), ou une valorisation sociale (valeur connotative méliorative). Dans les connotations péjoratives, on emploie des ethnonymes des peuples qu'on dit être "inférieurs" : on dira par exemple "X plante de X peuple (inférieur)" pour désigner une plante non comestible. Bref, il est clair que les bionymes n'étaient pas donnés *ex nihilo*. Même si leur étymologie ne se laisse plus expliquer en synchronie, il y avait toujours une motivation qui sous-tend leur création. Faute d'écriture, cette dimension sémantique a été perdue pour la plupart d'entre eux.

Que peuvent nous apprendre les noms de plantes, d'animaux et de champignons sur ce plan ? Nous observons que les noms de plantes peuvent décrire les caractéristiques physiques de la plante : son goût, son odeur ou son usage. Un nom de plante peut indiquer son usage, si

celle-ci est artisanale, alimentaire, médicinale, météorologique. Un nom de plante peut préciser son lieu de croissance et informer sur les animaux qui y sont attirés. Cette dernière information est celle qui guide les chasseurs vers telle plante pour chasser tel animal. L'alternance préfixale entre les noms de chenilles et des arbres qui les portent est fondée sur la notion de l'utilité ou de l'usage. L'entité la plus utile est celle qui transfère son nom à l'autre. Si l'arbre est connu pour ses chenilles ou ses fruits, il est automatiquement nommé sur base de leurs noms. Si c'est l'arbre qui revêt plus d'importance sociale, les autres entités porteront des noms dérivés de l'arbre. Le plus souvent, c'est le sens inverse qui est observé, le nom de la plante est extérieur en elle-même, car l'homme la désigne en la catégorisant parmi tant d'autres plantes. Certains noms sont des phytonymes, d'autres des hyperonymes, le tout est structuré de façon à avoir une certaine classification parmi les plantes vues de l'homme. Les noms de champignons sont très révélateurs de cette dimension utilitaire dans la dénomination des éléments de la nature. En effet, on ne nomme que les champignons comestibles, tous les autres étant regroupés sous un seul myconyme, comme par exemple "champignon des crapauds". Comme tous les champignons nommés sont comestibles, leurs noms renferment des informations sur les lieux et leur période de croissance, leur goût ou leur consistance ou encore leur forme. Les noms d'animaux métaphoriques constituent souvent des informations sur la forme de l'animal par rapport à un autre animal, une plante ou un objet mieux connu. Le zoonyme métonymique est surtout celui qui décrit le comportement ou l'habitat de l'animal.

De la catégorisation biologique populaire

Les bionymes étudiés laissent entrevoir une vision organisationnelle du monde végétal, animal et fongique. Ces noms anciens et récents rentrent dans une certaine catégorisation des éléments de la nature. Parallèlement à la taxonomie biologique scientifique, il existe aussi une façon selon laquelle les peuples étudiés ici catégorisent l'univers. S'il y a une seule taxonomie scientifique, il y a autant de taxonomies populaires que de groupes culturels ou linguistiques. Les cinq peuples que nous avons étudiés ici ne classifient pas tous de la même manière les éléments de leur environnement, ils s'accordent et s'éloignent sur certaines choses. Dans les langues étudiées, il n'existe pas, au sens strict, de termes uniques qui englobent tous les éléments végétaux comme c'est le cas avec le mot "flore" en français. Toutefois, les gens distinguent principalement les types biologiques 'arbre', 'arbuste', 'liane' et 'herbe'. Néanmoins tous ne sont pas d'accord sur ce point : si les Nsong, les Mbuun et les Mpiin reconnaissent ces trois types, les Hungan n'en retiennent que trois (les arbres, les lianes et les herbes), tandis que les Ngong ne retiennent que les arbres, les arbustes et les lianes. Les peuples étudiés font également des classifications typologiques du monde animal. Tous reconnaissent un grand ensemble animal. Ils distinguent essentiellement cinq types biologiques d'animaux au sein de cet ensemble: de 'vrais' animaux, des animaux aquatiques

(les poissons), des oiseaux, des serpents et des insectes. Ces types biologiques sont catégorisés suivant des critères formels. Ce qu'ils considèrent comme les 'vrais' animaux sont les mammifères de taille considérable. Il s'agit des animaux terrestres ou animaux à quatre pattes, comme les panthères, les buffles, les antilopes ou les singes. Ce qu'ils appellent 'animaux aquatiques' sont les poissons. Les insectes pris individuellement ne sont pas considérés comme des animaux. Contrairement à de nombreux peuples du monde – même la science moderne ne les a pas distingués depuis longtemps – dans les langues que nous avons étudiées, les peuples ne considèrent pas les champignons comme des plantes, c'est une catégorie à part. Toutes ces classifications se justifient dans les structures linguistiques à travers notamment la préfixation des bionymes: les plantes sont majoritairement en classe 3, les animaux en classe 1n et les champignons en classe 14.

En plus des catégorisations morphologiques, ces peuples font également des catégorisations sociales. Il existe des animaux interdits, par exemple tous les animaux tachetés sont assimilés au pouvoir. Leurs peaux, leurs dents, etc. reviennent aux chefs. Une réglementation est observée pour le partage de ce genre d'animaux. Il y a également des animaux réservés aux mâles adultes (le pangolin, la mangue d'Angola...); les femmes, les enfants et les jeunes mariés n'en consomment pas au risque de subir certaines malédictions comme la stérilité chez la femme. Il existe aussi des animaux que tout le monde peut consommer comme les antilopes, les poissons... De même, il y a des plantes magiques et rituelles, des plantes médicinales spécifiques que seuls les guérisseurs connaissent, tout comme il y a aussi des plantes ordinaires (alimentaires, artisanales...).

Un regard historique

Ce travail est une recherche en linguistique historico-comparative. C'est une méthode qui peut conduire à la reconstruction culturelle car elle peut permettre de reconstruire un passé très éloigné en donnant différentes informations sur une société. La méthode des mots et des choses que nous avons partiellement employée dans cette étude nous a permis de proposer de nombreuses nouvelles reconstructions lexicales (voir annexe 2), mais nous n'en avons pas étudié les implications historiques d'une manière approfondie. Ceci reste à faire. Cette méthode dit que si nous pouvons reconstruire un mot dans une proto-langue, cela signifie que la chose a été d'une certaine utilité dans ladite société. Si les plantes cultivées peuvent apporter des informations sur l'expansion des communautés bantuphones, a fortiori les plantes, animaux et champignons sauvages. En effet, on peut transporter les semences de plantes à cultiver, et avec elles leurs noms, mais on ne peut pas déplacer les forêts. Nous estimons que les noms des produits sauvages comme les plantes et les animaux partagés par plusieurs langues sont significativement riches en informations historiques. En plus de l'analyse des correspondances phonologiques régulières, la somme des informations

décryptées des bionymes analysés nous conduisent à affirmer que le nsong, le mpiin, le ngong et le mbuun sont des langues très apparentées, le hungan étant simplement une langue voisine de très longue date. La tendance générale de la distribution thématique des bionymes est occidentale. Les langues du B80 étudiées partagent plus de thèmes avec les langues du Gabon (B10-60), les langues de la zone H allant de la République populaire du Congo jusque dans la région de Cuanza en Angola rencontrant la zone R (cf. umbundu) en passant par le Cabinda. On observe presque un vide avec les langues du B70 (le groupe Teke), et non pas par manque de données. Les termes partagés avec les langues orientales sont assurément des rétentions du PB et ne donnent aucune information sur la classification interne des langues bantu, mais les thèmes que ces langues du groupe B80 partagent uniquement avec les langues de la zone C sont plus pertinents à cet égard. Ces langues partagent certaines innovations uniquement avec les langues de la zone H, d'autres uniquement avec les langues de la zone C et encore d'autres avec les deux. Ces langues B80 seraient-elles au milieu d'un ancien continuum linguistique ? Une piste à explorer serait de chercher à savoir s'il s'agit d'espèces typiques de la forêt équatoriale, et si celles qu'ils partagent avec les langues de la zone H sont plutôt typiques de la savane. Ceci reste à élucider.

De la biodiversité

Malgré ses moyens limités, écrit Hans Beeckman (2007: 13), la science a la responsabilité morale de procéder à un *rescue sampling i.e.* étudier ou prélever quelque chose avant sa disparition définitive. La protection des espèces biologiques existantes commence inévitablement par la connaissance de celles-ci. Notre apport en ce qui concerne la sauvegarde de la biodiversité en RDC est celui d'avoir atteint un des objectifs que nous nous étions fixé, à savoir documenter les ressources naturelles dont se servent encore les peuples étudiés. L'annexe 1 est une banque de données qui décrit des savoirs et pratiques millénaires de ces peuples sur un maximum de 540 espèces biologiques (plantes, animaux et champignons). Les espèces végétales qui n'ont pas été identifiées scientifiquement par les nombreux experts que nous avons consultés pourraient être de nouvelles espèces à analyser par les botanistes pour leurs classifications. Les espèces animales qui ne sont pas identifiées méritent d'être étudiées par les zoologues, il y aurait peut-être de nouvelles espèces à découvrir. Quant aux champignons, tout le travail reste encore à faire. Il n'existe pas de guide mycologique des champignons de la région, or il y a de nombreuses espèces de champignons mais dont seulement une trentaine est comestible, car les populations ne consomment que ceux que mangent les mille-pattes. A chacun son travail, le nôtre a consisté à retrouver les noms, à les documenter car *verba volant, scripta manent*.

Quel avenir pour les forêts et la biodiversité de cette région de la RD Congo ? Le danger est imminent. Signalons tout d'abord que les grandes espèces animales comme le lion,

l'éléphant, le léopard, le python, etc., n'existent plus que de nom. Tous ont été exterminés surtout pour l'autoconsommation mais aussi pour la commercialisation. Certaines plantes médicinales sont devenues si rares qu'il faut aller très loin pour les retrouver. A titre d'exemple, il existe une plante dont on met la décoction dans le bain d'un bébé qui reste trop maigre afin de prendre du poids, nous avons cherché vainement cette plante avec nos informateurs, elle n'existe plus. Une plante comme *Anonidium mannii* mérite d'être cultivée, cela éviterait aux populations villageoises très pauvres d'acheter des anti-odyniques ou des vitamines vendues en pharmacie, car elle ne pousse qu'en forêt. Cependant, la déforestation se fait à un rythme vertigineux puisque les gens vivent de l'agriculture. Or la perte de certaines plantes entraîne *ipso facto* la disparition des animaux qui s'en nourrissent ou s'y abritent – le cas de nombreuses chenilles comestibles. Voici ce qu'écrit Jonathan Kingdom (2006: 8) à propos de l'interdépendance entre les éléments de la nature:

"Si les mammifères doivent leur morphologie et leurs mœurs à leur environnement immédiat, celui-ci détermine à son tour la morphologie et les mœurs de leurs proies, ou celles des plantes dont ils se nourrissent. (...) Cette interdépendance entre des arbres gigantesques et à croissance lente et des petits rongeurs planeurs à très courte durée de vie est tellement spécifique qu'elle doit remonter à plusieurs millions d'années. (...) Ce type de relations mutuellement bénéfiques existe aussi entre les chauves-souris et les plantes qu'elles pollinisent, ainsi qu'entre les primates et les arbres dont ils dispersent les graines, mais beaucoup de symbioses plus subtiles encore restent à découvrir. Les interdépendances entre les mammifères et tous les organismes des communautés naturelles sont une bonne raison d'essayer de conserver les écosystèmes intacts, ainsi que de préserver une gamme très variée d'espèces mammaliennes".

Certains champignons ne poussent plus à cause de la dégradation de biotopes. Il est donc nécessaire de conserver intacts les écosystèmes. Cependant, les villageois vivent de ces éléments de la nature, c'est dans la forêt (savane comprise) qu'il trouve leur alimentation, leurs médicaments, etc. Pour construire leurs habitations, ils doivent couper certains arbres, et donc détruire la forêt afin d'obtenir les matériaux de construction: il y a là un paradoxe. Comment concilier ces deux positions apparemment inconciliables ? Des deux côtés, il est question de survie : "La population locale a besoin de la forêt pour disposer de nourriture et de matériaux, mais surtout pour générer des revenus grâce à la vente de charbon de bois et de gibier." (Beckman 2007: 13). Tout ceci exige une politique de préservation et de conservation, et ici devraient intervenir les pouvoirs publics congolais, au niveau central et décentralisé, pour faire respecter le code forestier qui existe, réunir et encadrer les experts, les acteurs nationaux et internationaux, afin de préserver les équilibres, les interdépendances, les symbioses qu'il y a entre l'homme et cet environnement. L'état congolais devrait surveiller les instruments institutionnels et légaux mis en place pour la bonne gouvernance forestière. La conférence de Bruxelles 2007 sur les forêts de la RDC a soulevé une question importante: "La complexité des enjeux et des relations entre acteurs prouve combien est nécessaire la mise en place d'un système de monitoring qui garantisse le respect des droits des personnes et des critères de protection de l'environnement." Toutefois, cette conférence a déploré "le manque d'experts congolais capables de s'impliquer efficacement dans ce monitoring" (Croizer & Tréfon 2007: 6). Tout cela passe avant tout par la connaissance des espèces existantes et des usages qu'en font les peuples détenteurs de ce savoir. Celles qui existent dans la région où nous avons

travaillé sont nommées oralement, notre travail a permis de les conserver sous forme écrite en vue des recherches interdisciplinaires.